

Tessa Mazzepa

Critique cinéma du film « Elephant » du réalisateur Gus Van Sant de 2003 :

Tout d'abord, la réalisation de ce film nous laisse sans voix, tant par l'originalité de sa forme que par la force et la nécessité du fond de ses propos. En effet, le film explore différentes thématiques sous-jacentes extrêmement profondes liées au monde des adolescents américains, sans jamais tomber dans la lourdeur. Tout au long de *Elephant*, la bande-son accompagne chaque émotion, à la fois diverses et complémentaires selon les personnages. Mais surtout, elle prévient le spectateur de se méfier du décor onirique des États-Unis que l'on peut idéaliser lorsqu'on est étranger. Par ses signaux indirects, elle pousse subtilement à la réflexion et impose une ambiance particulière. Le film débute par un fond sonore remarquable au piano, s'intitulant *Lettre à Élise*. Ce commencement illustre immédiatement l'idée d'un drame par la mélancolie qui s'en dégage. Ce côté presque fataliste, que l'on retrouve fréquemment dans les tragédies, ainsi que ce réalisme teinté d'une profonde tristesse, sont rapidement interrompus par les rires des jeunes et par l'image d'une voiture qui ne roule pas droit, filmée en plongée. Ce plan incite le spectateur à examiner avec recul cette jeunesse marquée par une insouciance ambivalente. Il nous est ainsi offert, par atténuation, un début légèrement ironique, qui laisse le spectateur perplexe, en présentant le premier personnage : John. Ici, on observe un fils qui apprend à son père à conduire. Cette inversion des rôles, hors norme, souligne le peu de parentalisation du père et un semblant d'autorité du fils.

Outre cette brève présence parentale, John incarne tout au long du film une figure typique du jeune adolescent blanc américain des années 2000. Avec sa teinture jaune voyante et ses habits colorés, il va peu à peu s'extraire du cliché initial, à travers un mélange de fragilité mais surtout de courage dont il a finalement fait preuve. Par la suite, Gus Van Sant développe le personnage d'Elias, un jeune passionné de photographie. Le réalisateur prend plaisir à alterner les points de vue et les personnages à un rythme soutenu, rendant le format plus naturel et le contenu plus expressif, malgré une possible désorientation. Elias révèle indirectement la vulgarité de certains jeunes lorsqu'il propose de photographier un couple, et que ceux-ci ramènent immédiatement la proposition à une connotation sexuelle, affirmant qu'« ils ne font pas de photos à poils ». Ce passage, bien qu'inscrit dans un contexte différent, ne capte pas particulièrement l'attention du spectateur, sans doute parce que ce type de dérive est aujourd'hui normalisé par une grande partie de la société. Néanmoins, cette séquence se superpose ensuite finement à une autre, par la similitude du thème abordé : le sexe. À travers la caméra utilisée comme une arme symbolique, le réalisateur dépeint une réunion de jeunes. Des gros plans, réalisés tour à tour, les présentent comme des suspects, des victimes, voire des bourreaux, si l'on considère l'importance des schémas de pensée à cet âge. Tous échantent autour d'un sujet tabou, l'homosexualité, sur un ton dévalorisant nourri de préjugés dont ils sont eux-mêmes prisonniers, voire coupables, sans en avoir conscience. L'énonciation de la phrase « Si tu portes de l'arc-en-ciel... » en est révélatrice.

S'agissant de la réalisation, Gus Van Sant mérite d'être salué pour l'authenticité qu'il met en scène, à travers un naturel flirtant avec le format du « vlog », contrastant avec un cinéma aux plans parfois très esthétiques mais au sens superficiel. Le plan récurrent filmant les personnages par-dessus, à hauteur d'épaule, constitue sa marque de fabrique. Il poursuit un double objectif : inviter le spectateur à la réflexion, tout en plongeant le personnage dans sa propre émotion, son regard et son histoire. Un autre passage marquant montre des jeunes jouant au football américain. À travers le bruit de leurs jeux et de leurs voix, associés à des couleurs pittoresques, se dégage une ambiance conviviale difficile à éteindre. Cependant, la présence du piano en parallèle installe une tension latente, plongeant le spectateur dans une tempête de questionnements. Ce passage introduit Nathan, adolescent populaire par son apparence et son statut social. Son pull rouge et le plan qui

l'accompagne renforcent une normalité presque trop parfaite, accentuée par la musique mélancolique. Malgré les compliments d'un groupe de filles et la vision de jeunes pleins de vie autour de lui, la tension émotionnelle persiste, donnant l'impression que Nathan vit ses derniers instants, comme un souvenir figé. Le point de vue narratif apparaît alors nuancé par un montage décalé, parfois absent, mais toujours maîtrisé au service du destin tragique. Plusieurs scènes sont reprises sous différents angles, notamment celle de la photographie avec John, Elias et Michelle. La temporalité, à la fois innovante et déroutante, conduit inévitablement à la même finalité : la fusillade du lycée. Le fait que l'un des tueurs soit un jeune dont l'histoire a été partiellement développée, à travers le harcèlement subi ou l'anxiété sociale perceptible à la cantine, peut susciter une forme d'indulgence chez le spectateur, tout en incitant à une vigilance accrue envers ce qui nous entoure.

La facilité avec laquelle tout bascule, malgré l'absence de paix, les souffrances individuelles mises en lumière dans chaque histoire, pousse à remettre en question notre société et nos interactions, plaçant symboliquement tous les adolescents sur un pied d'égalité, comme porteurs potentiels de violence. La notion de harcèlement est également incarnée par Michelle, victime du drame et auparavant des moqueries dans les vestiaires. Elle illustre la difficulté des jeunes filles à s'accepter, montrant un manque de confiance en soi accentué par les violences subies. Son refus de porter un short et sa lenteur à se déshabiller en témoignent. Le plan éloigné dans le gymnase rappelle la vulnérabilité universelle des corps et des esprits.

Le manque de confiance prend une autre forme chez les trois filles populaires. Derrière leurs apparences se cache une violence indirecte, visible dans leurs propos sur Nathan, par cette volonté de liberté (elles ont envie d'aller à la fac) mais surtout par cette difficulté de correspondre au standard de beauté, symbole qui est mis en exergue dans les toilettes lorsqu'elles se font vomir, illustrant la boulimie. Enfin, de nombreux passages renforcent l'immersion, notamment celui des cuisiniers, qui retarde symboliquement la réalité du drame, ou encore celui où Éric joue du piano, filmé de dos. Ce choix suggère qu'après la perte, on se souvient davantage de la présence que du visage. C'est dans cette logique qu'Éric, accompagné de son ami, laisse libre cours à ses pulsions meurtrières. À travers la facilité d'accès aux armes, l'influence des jeux vidéo et de la télévision, Gus Van Sant dénonce les failles des États-Unis dans la protection de jeunes encore incapables de se contrôler.

Folie ou raison ? Le réalisateur laisse la question ouverte, notamment à travers le baiser sous la douche, rappelant le mythe de Bonnie et Clyde, ou le silence dans la voiture, signe d'une rationalité glaçante. La violence sadique atteint son paroxysme lorsque le tueur abat un professeur après lui avoir laissé espérer sa survie, puis lorsqu'il tue son propre complice, et enfin lorsqu'il chante doucement avant d'abattre un couple.

Le film s'achève sur la même séquence de piano, soulignant le désespoir et la perte de vies causés par l'absence de signaux d'alerte, laissant une image marquante : celle du meurtrier assis à la cafétéria, entouré de plateaux vides et de corps inertes, symboles d'une gloire morbide et d'une humanité définitivement brisée, impossible à ramener.